

En 1889, Rudolf Steiner entreprit de lire Nietzsche. Il était alors occupé à rédiger sa « *Philosophie de la liberté* ». Et bien qu'il apprêtiât chez Nietzsche son esprit de liberté, il considérait que son propre écrit ne devait rien aux idées du philosophe. La liberté est un thème important de l'œuvre de l'auteur de « *Par delà le bien et le mal* », le premier ouvrage que Steiner lut de lui. Ce thème réunit les deux hommes sur un plan philosophique, mais aussi existentiel, car pour chacun d'eux, la liberté est un fait d'expérience contre laquelle nulle raison ne pourrait prévaloir. Par là, nous entrons dans ce qui était le plus important pour Nietzsche, à savoir la vie. Pour lui, les idées n'avaient d'intérêt que si elles favorisaient la vie. Dans son ouvrage de 1895 sur Nietzsche, Steiner écrit : « *Ce qui lui importe, ce n'est pas si une opinion peut être prouvée logiquement, mais si elle agit de telle manière sur toutes les forces de la personnalité humaine qu'elle a une valeur pour la vie... La Vérité, la Beauté et tous les idéaux n'ont de valeur et ne concernent l'homme que dans la mesure où ils font progresser la vie*¹. » La vie dont il est question ne se rapporte pas à l'homme en général, mais à une personne concrète avec ses instincts. Et pour Nietzsche, c'est ce que sa propre vie peut produire. De là, l'impérieuse nécessité de la liberté de l'individu qui s'exprime par le fait qu'il refuse toute soumission à une autorité.

Un autre thème cher à Nietzsche, sur lequel Steiner s'est penché, est celui du Surhomme : l'homme fort, par rapport au faible. « *Il cherche la valeur de l'homme dans ses capacités instinctuelles. Il estime davantage un homme avec des instincts de santé, d'esprit, de beauté, de persévérance et noblesse qu'un homme avec des instincts de faiblesse de laideur et d'esclavage*². » Sans nier l'intérêt d'une telle perspective, Steiner en voit les limites, du fait que Nietzsche ne fait pas intervenir la conscience dans son propos. Il ne distingue pas différentes étapes dans le développement de la force instinctuelle d'où viennent les instincts et il en reste au niveau sensible. Ainsi, remarque Steiner, « *Les impulsions morales... constituent un stade particulier des instincts. Même si on peut admettre qu'elles ne sont que des formes supérieures d'instincts sensibles, elles apparaissent pourtant en l'homme de manière particulière... L'homme se crée des impulsions volitives qu'on peut dériver non pas de ses penchants sensibles, mais seulement de la pensée consciente*³. »

Enfin, on peut encore relever que Steiner a bien compris le drame existentiel vécu par Nietzsche, qui le conduira à la folie. C'est ce qu'il exprime dans l'Autobiographie : « *J'éprouvai son âme comme un être qui, de par son hérédité et son éducation, était attentif à capter tout ce que la vie de l'esprit de son époque avait produit, mais qui avait constamment ce sentiment : en quoi cette vie de l'esprit me concerne-t-elle ? Il faut qu'il existe un autre monde dans lequel je puisse vivre. Dans celui-ci, il y a tant de choses qui m'empêchent de vivre. Ce sentiment fit de lui un critique de son temps qu'enflammait l'esprit; mais un critique que sa propre critique rendit malade*⁴. » Et Steiner dit aussi que si Nietzsche avait pu lire sa « *Philosophie de la liberté* », il aurait trouvé des réponses à des questions restées en l'état chez lui.

¹. R. Steiner, « Friedrich Nietzsche, Un homme en lutte contre son temps », EAR, p.21.

². Ibid., p. 83. - ³. Ibid., p. 86-87.

⁴. Cité dans « Une biographie de Rudolf Steiner », p.95. - G. et P.-H Bideau